

JEUDI
22 MARS 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer;

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;

Au Cabinet littéraire de M. Lassaigue, rue des Célestins.

À la Librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique, Et à l'Imprimerie du Journal.



PREMIÈRE ANNÉE

N° 78.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera un franc par trimestre pour les frais de poste,

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

ESQUISSES DRAMATIQUES.

FIGARO VENDU.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un ministre (dans son cabinet), son secrétaire.

Le ministre se frottant le front avec anxiété et chiffonnant un exemplaire du FIGARO : décidément il faut en finir... Mes fonds secrets...

Le secrétaire. Pardon, monseigneur; mais votre excellence me semble ce matin plus agitée encore qu'à l'ordinaire.

Le ministre. C'est vrai, ce damné de Figaro ne cesse de ridiculiser, de conspuer mes bons amis du centre qui crient à me fendre le cœur.

Le secrétaire. Eh bien, monseigneur, il faut recourir au grand topique.

Le ministre. L'acheter!... Il faudrait qu'il consentît à se vendre.

Le secrétaire. Il se vendra. Les argumens irrésistibles pour Basile, le seraient aussi pour Figaro.

Le ministre. Peut-être. Depuis des années Figaro vit d'opposition. Sous Villèle, sous Martignac, sous Polignac, il a toujours déchiré, pincé, mordu; quel espoir que sous moi il renonce à ses habitudes de médisance et d'épigrammes sanglantes.

Le secrétaire. Il y renoncera, monseigneur. Dès longtemps le Barbier a jeté aux orties sa crépine, ses bas chinés et sa petite veste castillanne; il hante Tortoni, l'opéra, la bourse, le rocher de Cancale, se met en fashionable et ne marche plus qu'en équipage. Figaro est riche, en un mot.

Le ministre. Raison de plus pour le croire inaccessible.

Le secrétaire. Je ne suis pas de votre avis, monseigneur, les plaisirs les plus coûteux deviennent des besoins, et les besoins sont comme la boule de neige qui grossit en roulant sur elle-même.

Le ministre. Je me rends; essayons. Après tout, si je ne réussis pas, je pourrai dire à mes députés que j'ai fait mon possible. Mandez Figaro dans mon cabinet, je l'y attends. (*Le secrétaire sort.*)

SCÈNE II.

Le ministre seul.

Mon secrétaire est ma dupe; je lui ai fait croire que je répugnais à un moyen que je roule depuis long-temps dans ma tête et sur l'efficacité duquel je compte. Je connais les hommes, je sais sur eux, par moi-même, tout le pouvoir de l'or; mes mines d'Anzin, mon marché des fusils, mes jeux de bourse... Mais chut!... (*En ce moment un laquais entr'ouvre la porte du cabinet du ministre et annonce M. Figaro.*)

SCÈNE III.

Le Ministre, Figaro.

Le ministre. Ah! vous voilà, M. Figaro, je suis ravi de vous voir. Asseyez-vous là, là, tout près de moi.

Figaro s'asseyant : Monseigneur me fait trop d'honneur.

Le ministre. Je m'en fais à moi-même. Je raffole des gens d'esprit, et vous en avez comme un lutin.

Figaro. Monseigneur me flatte.

Le ministre. Non, je ne dis que la vérité. Ah ça, M. Figaro, parlons peu, et parlons bien. Depuis long-temps vous faites un feu terrible sur mes députés. Vous m'avez mis hors de combat. Kératry, Mahul, Madier Montjeau, Ch. Dupin et nombre d'autres aussi dévoués au trône de juillet; vous avez criblé mon pauvre petit Thiers, mon bras droit; vous ne m'avez guère épargné moi-même. M. Figaro, vous devez être las de vaincre, et je vous demande la paix.

Figaro. Mais monseigneur ne songe pas que la guerre est mon élément, ma vie, mon existence même.

Le ministre. Que ne la faites-vous tant qu'il vous plaira acharnée et vigoureuse aux députés du mouvement.

Figaro. Ma foi politique s'y oppose.

Le ministre. Comment, M. Figaro, vous partageriez l'opinion des Lamarque, des Mauguin, des Barrot et autres farouches républicains qui prêchent journellement l'anarchie ? pas possible ! M. Figaro, pas possible ! vous êtes trop bien né pour cela.

Figaro. Faut-il vous l'avouer, monseigneur ? je la partage, cette opinion.

Le ministre. Eh bien ! il faut y renoncer et grossir le nombre des amis de l'ordre. Il y a cent mille écus de prime d'encouragement.

Figaro. Quoi ! monseigneur, vous m'offrez de l'argent ! vous pourriez croire ?... oh ! non, j'ai de la délicatesse, une conscience...

Le ministre. On vous comptera quatre cent mille francs.

Figaro. Que diraient mes abonnés ? Ils déserteraient par centaines. Ils jaserait, médieraient...

Le ministre. Voilà, M. Figaro, un portefeuille de cinq cent mille francs en billets de banque. Ne refusez pas, tout se résout en argent aujourd'hui, l'esprit plus qu'autre chose. Demandez plutôt à Jacques Coste, à Delavigne, à mon petit Thiers et à tant d'autres. Du reste, notez bien, M. Figaro, que je ne vous demande pas de vous prosterner à plat ventre devant le juste-milieu ; quelques petites phrases pour moi, quelques soufflets à Mauguin, Barrot, etc., appliqués sur la joue de Deludre Cabet, ou Thierry, Poux, et je suis content.

Figaro. Monseigneur est un terrible homme, il faut en convenir ; monseigneur trouve de ces raisons, de ces argumens (il prend le portefeuille) auxquels on ne résiste pas. Monseigneur peut compter sur ma parole (A part.) Oh Basile, je ne vauz pas mieux que toi.

Le ministre. Sur votre parole d'honneur, M. Figaro ?

Figaro. Ma parole d'honneur, monseigneur. (Il sort.)

Le ministre. Il m'engage son honneur, et il vient de me vendre sa conscience !!!...

Y. Z.

LE GÉNÉRAL HOCHÉ.

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCES,

PAR HIP. DURAND (1).

Tel est le titre d'un volume qui vient de paraître : souvenirs militaires qui font battre le cœur et saisissent l'imagination ; tableaux héroïques, mouvans, passionnés, drame chevaleresque qui reflète la vie de cette grande époque où la France se leva comme un seul homme, où tout citoyen était soldat, où l'amour de la liberté enfantait des prodiges.

Oh ! c'est une belle et glorieuse époque dont nous aimons à nous souvenir ; nous dont un scepticisme étroit n'a pas encore éteint l'enthousiasme et rétréci le cœur ; nous qui croyons à la vertu et qui avons besoin d'y croire ! C'est encore pour nous un grand, un magnifique spectacle que celui de la France d'alors, de la France révolutionnaire, luttant contre l'Europe féo-

dale, opposant à l'autorité des rois l'autorité de la justice ; victorieuse partout parce qu'elle s'appuyait sur ce qu'il y a de plus généreux et de plus pur au fond de la conscience humaine, sur cet enthousiasme de passion qui s'émeut à de grandes sympathies, sur cette exaltation de l'âme qui ne connaît point d'obstacles et ne recule devant aucun sacrifice.

Alors l'égalité des droits fut proclamée et ne le fut pas en vain. Pour la première fois le génie fut à sa véritable place, alors les privilégiés disparurent, et l'on vit ces prolétaires tant méprisés accepter seuls la mission de sauver la France ; on vit ces hommes du peuple, généraux et législateurs, battre l'Europe et traiter avec les rois vaincus. De grandes illustrations militaires surgirent de cette lutte immense qui fut l'école des Kléber, des Jourdan, des Hoche, des Bonaparte.

Hoche est la plus belle, la plus pure de toutes nos gloires républicaines ; ce n'est pas assez de connaître le vainqueur de Vissembourg, de Quiberon, de Neuwied, le pacificateur de la Vendée, le Bonaparte du Rhin ; c'est l'homme privé qu'il faut étudier en lui ; c'est cette âme de héros, cette âme de feu, si bonne pourtant, si douce, si candide, si naïve ! Il faut le voir au milieu de ses soldats, le suivre au coin du feu, parlant ou écrivant à ses amis, pour bien apprécier cet homme qui n'avait d'autre passion qu'un amour brûlant pour la patrie, qui, dans son enthousiasme juvénile, trouvait que la gloire était bien peu de chose sans le bonheur d'être utile à l'humanité ; cet homme qui écrivait :

« Toujours, oui toujours mon sang sera au service de la patrie ! »

« L'homme qui ne tient point à sa patrie est bien malheureux... »

Quand l'armée rendit à Hoche les honneurs funèbres, un grenadier tomba en défaillance n'ayant pas mangé depuis deux jours ; on l'interrogea : « Hélas ! répondez-moi, il les larmes aux yeux, il nous aimait tant ! »

Est-il rien de plus touchant qu'une pareille réponse ?

L'ouvrage est plein de traits semblables ; aussi le caractère du général Hoche s'y peint tout entier. C'est une idée heureuse et dont nous savons bon gré à M. Hip. Durand, que de nous avoir fait connaître une foule de scènes d'intérieur charmantes, de traits et de détails délicieux sur ce jeune héros, et enfin d'avoir recueilli de précieux fragmens de sa correspondance. Ce sont des épîtres familières, tantôt tristes, tantôt gaies, écrites avec un entier abandon et une originalité tout à fait piquante ; ce sont des lettres où se reflète tout son esprit et toute son âme.

L'ouvrage de M. Hip. Durand est un ouvrage consciencieux et un ouvrage bien fait ; d'un style pittoresque, animé, rapide. On y trouve des peintures pleines d'intérêt et de chaleureuses émotions.

C'est à la fois une œuvre de patriotisme et une œuvre de talent.

(1) A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal ;
A Lyon, chez Baron, libraire, rue Clermont. Prix : 2 francs.

L'ANCIEN ET CADET.

DIALOGUE.

- Quoique t'a donc, l'Ancien, à grogner comme-ça ?
- Quoique j'ai, Cadet ?
- Oui, quoique t'a ?
- J'ai, que ça me vesque.
- Ça te vesque à tout de bon ; ça me fait de la peine. Eh pourquoi ?
- Pourquoi ! Ça ne va pas, Cadet, ça ne va pas.
- Ah ! ben oui, l'ouvrage est mauvaise, faut raccourcir le bouillon.
- Il s'agit bien de ça... Vois-tu, Cadet, je suis un vieux tremblement, j'ai mangé du cheval avec l'autre.
- Vrai, t'en a chiqué ?
- Et sans boudier, milzieux ! Au contraire, y avait du plaisir ; c'était le bon temps... Comme ça roulait !
- Ah ! oui, que ça roulait ; tout de même, nous étions de fameux vainqueurs !
- Eh ben, ça ne roule plus, et v'là ce qui me vesque... S'avoir battu comme de bons lapins, avoir enfoncé les Suisses et démolé les Cuirassiers pour rester là en figure de cornichons.
- Y faut pas jeter le manche après la cognée, l'Ancien, nous ont un gouvernement citoyen..., je ne te dis que ça, et ça ira...
- T'as donc la berluc, Cadet ? Tiens, regarde ces deux bouts de rubans à la boutonnière de ma veste.
- Eh ben !
- J'ai gagné l'un en Russie et l'autre pendant les trois jours, au Louvre, où ce que t'était avec moi.
- Pardine que j'y était. Après.
- Après, je les aime tous les deux, et je n'entends pas qu'on les mécanise. On a donné l'un à des poignées de J. F. qu'a pas tant seulement vu le feu d'un pistolet, l'autre je l'ai vue à la poitrine d'un mouchard, et puis le roi d'Espagne ne veut pas qu'on le porte chez lui. S'il avait sifflé sur cet air là du temps de l'autre, y te l'y aurait joliment rivé le bec. Mais à présent n'y a pas mèche. Quand j'y pense, ça me monte, ça me monte...
- Et moi donc, tiens je me sens tout chose... Mais je suis ben sûr que le gouvernement y sait pas... Je vas lui z'y dire.
- Tu vas lui z'y dire, toi ?
- Pardine, puisque c'est moi qu'a le premier touché sa main... Quand il est venu... Tu sais...
- Que t'es bête, Cadet, c'est plus ça... Le gouvernement s'a lavé les mains et les a remises dans ses poches.
- Pourquoi donc ça, l'Ancien ?
- Parcequ'elles sont trop bouffies, mon petit.

R. N.

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE M. PHILIPON, GÉRANT DE LA CARICATURE.

La prison sera désormais une vérité.

En prison, en prison ! maroufles que vous êtes, en prison ! vous dis-je, impertinens qui vous avisez de berner, huer, siffler, baffouer et caricaturer ministres,

pairs, gentilhommes de la chambre, conseillers d'état, préfets et commissaires de police. En prison, en prison !

A vous l'esprit et les bons mots, à vous les menottes et les gendarmes.

Eh mon Dieu, messieurs du parquet, nous l'apprenons tous les jours à nos dépens ; mais tant mieux ! Force n'est pas raison, et qui se fâche a tort, comme dit le proverbe. Empoignez-nous, condamnez-nous ; vous ne nous bâillonerez pas, et en dépit de vos petites colères, nous persisterons à vous berner, huer, siffler, baffouer et caricaturer.

Et toi, Philipon, toi qu'on a vu le premier sur la brèche livrer nos grands hommes du jour aux risées de la place publique, toi dont le crayon rapide et mordant sait improviser leurs silhouettes grottesques et les attache en effigie au pilori de l'opinion, courage ! nos vœux, nos sympathies te suivront ; marche, marche et souviens-toi que la persécution est aujourd'hui un brevet de patriotisme et de talent.

Encore des caricatures ! L'ironie est la seule arme qui nous reste ; mais elle est terrible dans tes mains. Des caricatures ! et si messieurs du parquet saisissent tes crayons, charbonnes leurs traits jusque sur les murs de ta prison pour égayer leurs victimes.

Ils sont moins tranquilles que toi, tes persécuteurs, et ils ne te pardonneront pas les insomnies que tu leur causes. Les vois-tu poursuivis par tes croquis malins qui les assiègent nuit et jour comme des apparitions fantasmagoriques ? Sais-tu qu'il est arrivé souvent à messieurs tel et tel de prendre leur ombre pour une de tes caricatures ?

Le public que tu as si souvent réjoui aux dépens de nos courtisans, devait à ton courageux dévouement un témoignage de reconnaissance ; tes juges lui offrent l'occasion de s'acquitter et ils la saisiront. Les amendes qu'on a prononcées contre toi n'arrêteront pas ton zèle ; elles sont une dette nationale, cette dette est la nôtre, celle de tous les patriotes, et Lyon ton pays en renferme un assez bon nombre pour que tu puisses compter sur eux aujourd'hui et toujours.

M. Philipon, notre compatriote, gérant du spirituel journal la *Caricature*, vient d'être condamné par la cour d'assises de la Seine à six mois de prison et 2000 fr. d'amende ; le *Précurseur* a ouvert une souscription en sa faveur ; nous aurions désiré en faire autant, mais comme rien n'est moins engageant que la prison de Roanne où le gouvernement nous fournit un logement, ainsi que chacun sait, nous invitons nos concitoyens à porter leur offrande aux bureaux de ce journal.

DIALOGUE.

(STÉNOGRAPHIÉ SUR UNE BORNE).

- Bonjour, Chapelard.
- Bonjour, citoyen Pitout.
- Pourquoi donc que tu m'appelles toujours citoyen ?
- J' vas te dire ça, mon vieux : C'est que je suis devenu républicain, et que j' men vante.
- Républicain ! Oh mon Dieu ! Républicain !... Mais t'es donc un buveur de sang ?

— Citoyen Pitout, tu dis des bêtises... Sais tu bien ce que c'est la république ?

— Pardine ! C'est un gouvernement où ce qu'on guillotine tous les jours.

— Est-il bête, celui-là ! Mais d'où donc que tu sors ? Qui donc t'a fait accroire ces sottises là ?

— Dam ! c'est des bourgeois qui me disent ça tous les matins et tous les soirs.

— Et pis, v'là tout ?

— Et oui.

— Citoyen Pitout, on t'a pris pour un cornichon.

— Vrai !

— Parole d'honneur !

— Mais quoique c'est donc, la république ?

— La république, vois-tu Pitout, c'est un état où ce que chacun y trouve son compte excepté les fripons ; un état où ce que le peuple veut, c'est la loi ; un état où ce que personne ne boit et ne mange aux dépens des autres : Tu comprends ça ?...

— Pardine, si je comprend... C'est un état au profit de tout le monde, pas vrai ? Un état où ce que le peuple il a droit de manger et qu'on ne peut pas l'y rogner sa portion.

— C'est ça !

— C'est comme qui dirait, pas vrai ? Une grande table où ce que chacun y paye son écot, et où ce que chacun il a sa part du gâteau.

— Justement.

— T'as bien fait tout d' même de m' dire ça, Chapolart.

— N'ai-je t'y pas raison ?

— Pardine !

— Y faut pas, vois-tu, que ce soit nous qui payons tout l'écot, et pis que d'autres y viennent à eux seuls manger la soupe... C'est pas juste.

— Non, non, c'est des bêtises.

— Assez causé, vois tu ?

— Y a trop long-temps que ça dure

— Faut que ça finisse, pas vrai ?

— Oui, Chapolard.

— Tope là, mon vieux !

— A demain !... Mes respect à la citoyenne Chapolard.

Un pauvre Diable.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE D'ACHARD.

L'Auberge des Adrets, la Vie de Molière, les Jeunes Bonnes et les Vieux Garçons.

L'Auberge des Adrets est un vieux mélodrame dont le canevas a été pris dans les archives des Cours d'assises. La *Gazette des Tribunaux* a tué ce genre par la variété, l'atrocité et la vérité des scènes qui y sont décrites. La pièce a été sifflée. Tant mieux. Le public a protesté par là contre le mauvais goût et le *perruquinisme* qui avait suggéré l'exhumation de cette

vieillesse. S'il manque des drames de Paris, n'avons-nous pas à Lyon les auteurs de *Mouton-Duvernet*, de *Chevalier*, de *Cromwel*, du *Grenadier de l'île d'Elbe*, etc., etc. ; et ces pièces n'ont-elles pas eu plus d'influence sur les recettes que *Paul I^{er}*, *Jacques Clément*, *les Six Degrés du Crime* et autres ? Espérons qu'on se bornera à cet essai ; car de vieilleries en vieilleries, qui sait si nous n'en reviendrons pas au *Tyran cruel et peu délicat*.

Dans la *Vie de Molière*, les auteurs MM. Dupeuty et Etienne Arago ne se sont pas bornés à nous montrer froidement les faits et gestes de leurs héros, mais ils ont enchassé dans un cadre de quatre actes, un grand nombre de ces scènes où l'âme se reflète sur la physionomie, où l'homme paraît tel qu'il est, avec ses passions et ses faiblesses. Voilà de la biographie bien entendue. On pourra reprocher aux auteurs d'avoir inventé de l'histoire pour rendre leur sujet plus dramatique. S'ils ont réussi, où est le mal ? Personne n'y sera trompé. Qui ne connaît pas la vie de l'auteur du *Tartuffe* ?

La pièce est peut-être un peu longue, mais qui pourrait s'en apercevoir en entendant un dialogue et des couplets si spirituels ? Mlle *Faivre*, Mad. *Adam*, *Bernard Léon* et *Achard*, ont joué leur rôle en bons comédiens et d'une manière fort divertissante. *Prudent*, chargé du rôle principal, est tombé dans la déclamation surtout au premier acte. Dans l'acteur qui joue *Molière*, on a reconnu l'acteur qui a joué *Mirabeau*. Ces deux caractères de grands hommes sont cependant nuancés bien différemment ; nous ne croyons pas pouvoir donner un meilleur conseil à *Prudent*, que de lire la *Vie de Molière* qui se trouve à la tête des ouvrages de notre excellent auteur dramatique. *Prudent* est un acteur de trop bon goût pour ne pas se corriger et donner à ce rôle une couleur historique, ce qui ne peut manquer de lui faire beaucoup d'honneur.

Les *Jeunes Bonnes* et les *Vieux Garçons* est un vaudeville qui justifie bien son titre. Les caractères sont fort bien tracés et les couplets bien tournés. *Bernard Léon* en vieux célibataire jovial et paillard, a été d'une gaîté franche qui a provoqué celle des spectateurs ; *Célicourt* était une drôle de variété du *Malade imaginaire*, et Mad. *Adam* la copie parfaite de ces bonnes intrigantes qui se trouvent toujours autour des vieux célibataires, comme certains députés autour des bancs des ministres.

ALPH. G.

DEMANDES.

On demande plusieurs jeunes gens pour voyager et faire des souscriptions pour ouvrages d'arts et de sciences.

Il faut un cautionnement de 200 francs, ou un répondant. S'adresser à la Bourse militaire, Galerie de l'Argue, escalier L.

J. A. GRANIER, Gérant.